

## CHAPITRE PREMIER

La masse blanchâtre du casier commençait à émerger des eaux bleues et, après un dernier effort, Paul parvint à le hisser jusqu'à hauteur de la préceinte de la barque. Son père — qui venait déjà d'en remonter deux autres — s'empressa de venir lui prêter main forte pour le haler jusqu'à bord. Celui-ci ne contenait que deux tourteaux, lesquels étaient toutefois d'une taille respectable. Le garçon laissa son géniteur se saisir des crustacés aux redoutables pinces, tout en ré appâtant le piège au moyen de têtes de maquereaux à l'odeur épouvantable. Il parvint ensuite à le pousser tout seul jusqu'au plat-bord, d'où il le fit basculer dans la mer, au moment même où les avirons replongeaient.

— Plus que deux à remonter, papa. lança alors le jeune homme à Julian.

— Eh oui, lui répondit son père en s'activant sur les rames, il va falloir que je songe à fabriquer davantage de casiers, car nos prises ne sont pas faramineuses ces derniers temps.

— On devrait peut-être varier les appâts, tu ne crois pas ?

— Oh, ce n'est pas à cause de ça que la pêche est moins bonne. Les crustacés commencent à se faire rares car la mer est trop chaude, voilà tout. Je ne serais pas surpris qu'ils soient tous en train de migrer vers les eaux plus profondes du large, ou peut-être même vers le nord, qui sait ?

— Ben on n'a qu'à aller les piéger là où ils vont se cacher, non ?

— Je crains fort que ce soit à des distances bien trop considérables pour nos petits moyens, fiston. Tiens, nous arrivons sur nos deux derniers casiers ; prends la gaffe et accroche la bouée du premier.

Paul s'exécuta et, tandis qu'il s'activait sur la corde, il crut voir passer une ombre énorme à proximité du casier qu'il remontait. Sans doute le reflet d'un nuage, songea-t-il alors. Une fois encore, le butin constitué d'à peine trois tourteaux accompagnés d'un poulpe fut bien maigre. Comme son père recouvrait leurs prises d'algues grasses et détrempées afin de les maintenir en vie, un choc violent secoua soudain la frêle embarcation. Paul manqua de passer par-dessus-bord, mais il réussit à basculer en arrière avant de tomber au fond de la barque.

— Qu'avons-nous heurté ? Il n'y a pas d'esquifs, par ici ! demanda-t-il en commençant à se relever.

— Reste au fond du bateau ! hurla alors Julian en se saisissant de la gaffe.

Tout en callant une de ses jambes contre la coque, son père frappa la surface à plusieurs reprises au moyen de son arme de fortune, et un second choc ébranla la frêle construction de bois. Julian cogna alors de plus belle, piquant la pointe de la gaffe dans l'eau comme s'il se fût agi d'un harpon.

— Balance ce qu'il nous reste d'appâts à la flotte, Paul ! Vite ! Ce monstre risque de nous faire chavirer d'un moment à l'autre !

Le jeune homme se précipita sur le sac de têtes de maquereaux et l'envoya par-dessus-bord. Presqu'aussitôt, un long corps fuselé bouscula de nouveau la barque en la frôlant, puis s'éloigna pour se saisir des appâts puants. L'impressionnant aileron ne laissait guère de doutes quant à la nature de la gigantesque créature. Plus sombre sur le haut du dos que sur les flancs, le requin — qui devait avoisiner les quatre mètres — était strié de zébrures foncées.

— C'est quoi, papa ? parvint à articuler Paul d'une voix blanche.

— Un putain de requin-tigre !

Se précipitant sur les avirons, son père s'escrima à faire prendre de la vitesse à la barque qui s'éloigna peu à peu. Le grand aileron continuait à percer la surface régulièrement, non loin de l'endroit où Paul avait jeté les appâts.

— Tu crois que tu vas réussir à le semer ?

— Aucune chance, mon fils. S'il se rapproche de nouveau, nous lui jetterons le poulpe ; ça nous fera peut-être gagner encore un peu de temps.

Tout en scrutant le dernier endroit où il avait aperçu l'aileron, le jeune homme jetait de brefs coups d'œil à son père qui produisait un effort considérable sur les lourds avirons. La barque se rapprochait indéniablement de l'île, mais à une vitesse si lente ! Cependant, vu que le squal ne réapparaissait pas, le garçon commença à espérer. Après qu'ils aient parcouru une distance qu'il estimait à environ un mille marin, il acquit même la certitude que le monstre ne les avait pas suivis. Comme le rivage n'était plus qu'à quelques centaines de mètres et que son père, en sueur, faiblissait à vue d'œil, il lui proposa de le relayer. Après un dernier coup d'œil en direction de la zone où avaient été mouillés les casiers, Julian accepta.

En s'efforçant de maintenir la vitesse que son père avait imprimée à la barque, Paul réalisa qu'il n'y parviendrait pas sur une longue distance. Il plongeait et ramenait les avirons avec toute la vigueur dont il était capable, mais il était évident que la lourde barque de bois aurait raison de ses forces avant peu. Confortablement installé à la poupe où il arrosait les tourteaux d'eau de mer afin de leur éviter de cuire au soleil, Julian ne cessait de fixer le large.

— Il doit être nouvellement arrivé dans le secteur, finit-il par dire, car les requins-tigres ne sortent que la nuit, d'habitude.

— Tu crois qu'il voulait nous faire chavirer ? souffla Paul en s'efforçant de maintenir son effort.

— C'est difficile à dire. L'odeur des têtes de maquereaux séchées l'a très certainement attiré, mais s'est-il seulement rendu compte qu'il nous avait heurtés ? Je n'en sais rien. Ces requins-là ont tendance à attraper tout ce qui passe à leur portée, c'est ce qui les rend imprévisibles. Ce qui est certain, par contre, c'est qu'un bestiau de cette taille avait largement la force de retourner la barque. Il faisait bien ses trois mètres cinquante, pour ce que j'en ai vu !

Anéanti par ses efforts autant que par la chaleur étouffante que dispensait un soleil de plomb, Paul s'abstint de répondre quoi que ce soit. Ses mains le brûlaient au point qu'il ne doutait pas de voir des cloques apparaître sous peu, et la tétanie commençait déjà à envahir ses bras et ses frêles épaules. Mais le pire était certainement qu'il n'avait même pas couvert un demi-mille. Son père dut se rendre compte de son état, car il se redressa en lui adressant un sourire un tantinet narquois.

— Allez, fiston, cède-moi les rames et contente-toi d'arroser régulièrement nos crustacés, va !

À contrecœur malgré sa fatigue, Paul obéit à son père. Il alla s'installer à la poupe de la petite embarcation d'où il balançait à l'eau un seau arrimé à une cordelette. Tout en arrosant les tourteaux ainsi que les algues les recouvrant, il observait les contours de Jersey en pestant contre la faiblesse de ses muscles. Julian, pour sa part, avait visiblement récupéré, car il ramait maintenant à un rythme régulier, et l'embouchure de l'unique port de l'île se rapprochait inexorablement.

Après avoir dépassé le grossier amalgame de rochers constituant la digue ouest, leur embarcation glissa jusqu'aux pontons de bois où étaient amarrés plusieurs bateaux de la petite colonie insulaire. Paul saisit alors la gaffe et se positionna tout près de l'étrave afin de pouvoir saisir le premier bout qui passerait à sa portée. Une fois la barque amarrée contre un voilier de taille plus conséquente, les deux hommes déchargèrent leurs prises avant de les arroser de nouveau, puis ils les entassèrent dans une besace. Le petit port étant désert en cette fin d'après-midi, ils ne s'attardèrent pas et commencèrent à gravir le sentier menant aux habitations surélevées. Tout en suivant le pas alerte de son père, Paul se décida à lui poser la question qui lui trottait dans la tête depuis un moment.

— Pourquoi disais-tu, tout à l'heure, que nous ne disposions que de petits moyens ? Quand je vois les bateaux que possèdent certains jersiais, il me semble que notre communauté n'est pas si pauvre que ça. Si ?

— Ah oui ? Tu trouves, toi ?

— Ben... Certains ont des voiliers de bonne taille, tout de même.

— Ça reste bien modeste, fiston. Nos embarcations les plus conséquentes atteignent à peine neuf ou dix mètres, ce qui est tout juste suffisant pour se risquer sur le continent quand le besoin s'en fait sentir. À en croire les anciens, il existerait encore des communautés qui possèdent des navires bien plus importants. Des navires capables d'assurer des autonomies de plusieurs semaines à leurs équipages. Si nous

possédions de tels vaisseaux, nous pourrions aller pêcher au large ou nous risquer sur des territoires inconnus, tu me suis ? C'est à ça que je faisais allusion en parlant de nos petits moyens.

— Pourquoi n'en possédons-nous pas alors que d'autres y parviennent ?

— Ah ça... C'est parce que tous les navires de cette taille qui sont encore utilisables ont été récupérés après la guerre totale, j'imagine. Tu sais, Paul, il y a déjà fort longtemps que plus personne n'est capable de fabriquer de telles embarcations. Ceux qui en sont pourvus les protègent jalousement, et il y a bien des hommes qui seraient prêts à tout pour s'en approprier.

— Prêts à tuer ?

— Sans aucun doute. Pour ce que nous en savons, ce qu'il reste d'humains sur cette Terre n'est constitué que de peuplades barbares et haineuses, lesquelles ont la réputation d'occire leurs semblables pour trois fois rien, comme un simple morceau de tissu, par exemple. Alors, imagine quelle serait leur réaction si nous essayions de récupérer un de ces navires, fût-ce en tentant une négociation pacifique. Il faut que tu saches que nous sommes à l'abri sur cette île parce qu'elle est éloignée des grandes communautés humaines, et sans doute aussi parce qu'elle ne présente guère d'intérêt pour elles. Qui irait se soucier d'un rocher perdu en mer quand il n'est déjà pas aisé de survivre sur le continent, hein ? Or, c'est ce qui a permis à nos ancêtres de survivre ici. Dès lors, je préfère que nous continuions à nous débrouiller avec nos barques et nos quelques voiliers bricolés plutôt que de risquer de rencontrer ces gens-là, tu comprends ?

— Oui, papa. Vu ce que tu en dis, sans doute vaut-il mieux nous tenir à l'écart de ces communautés, effectivement.

À l'approche des maisons ceinturées par la foisonnante végétation tropicale, quelques jersiais leur adressèrent des saluts de la main auxquels Paul et Julian répondirent cordialement. Personne ne s'approcha pour contempler leurs prises, mais il est vrai que le maigre renflement de leur sac de cuir ne laissait guère présager d'une pêche miraculeuse. Ils poursuivirent l'ascension jusqu'à leur demeure, bâtie sur une protubérance rocheuse faisant face à la mer. Constituée de vieilles pierres autant que de renforts de bois, elle présentait le charme typique des habitations de l'île, faisant la fierté de Julian qui ne cessait de l'embellir. Quand son père poussa la porte, ils retrouvèrent là sa mère affairée devant le fourneau, sous le regard intéressé de ses deux petites sœurs. En les entendant entrer, elles se retournèrent précipitamment.

— Alors ? demanda Liz en braquant un regard plein d'espoir sur son mari.

— Bah... Douze tourteaux, un poulpe et quelques bricoles tout justes bonnes à constituer de l'appât. J'ai vu mieux au printemps, mais on va se rassurer en songeant que j'ai aussi vu pire.

— Fais voir. signifia sa mère en s'approchant du sac que Julian venait de déposer sur la table.

Liz ouvrit la besace sous les regards attentifs de Sarah et de Lucy qui se hissaient sur la pointe des pieds pour mieux contempler le butin.

— Je te trouve bien pessimiste, mon chéri. Il n'y a peut-être que douze tourteaux, mais je n'aurai aucun mal à échanger les quatre les plus gros contre des denrées diverses.

— Manques-tu de quelque chose ? s'inquiéta aussitôt Julian.

— Non, pas vraiment. Mais il paraît que la dernière récolte de patates douces du père Léonard est fameuse, et je sais qu'il adore les crustacés.

— Eh bien, allons-y pour faire une cure de tubercules pendant quelques semaines. la raila son père sans se départir de son sérieux.

— Bah, les patates, ça se cuisine à toutes les sauces et les enfants adorent ça, vieux grincheux. J'ai préparé un porridge pimenté pour ce soir, ça vous dit de le manger sur la terrasse ? Il n'y a que là que l'air soit à peu près respirable par cette chaleur.

Julian acquiesça d'un signe de tête avant de faire signe à son fils de le suivre jusqu'à la table d'extérieur. Ils prirent position sur le banc qui faisait face à la mer, et restèrent un moment à contempler les reflets somptueux que le soleil couchant imprimait sur les eaux de l'Atlantique. Sarah ne tarda pas à leur apporter du thé fumant, assistée par sa sœur qui avait pris en charge le sucre et les gobelets de terre

cuite. Après les avoir servis, elles prirent le temps d'extorquer une bise et quelques cajoleries à leur père avant de rejoindre Liz. Julian commença alors à sucrer puis à touiller son thé, visiblement songeur.

— Tu vois, fiston, tes petites sœurs n'ont aucune idée de ce qu'il se passe sur Terre en dehors de cette île. Or, de mon point de vue, c'est très bien comme ça. Quand elles auront ton âge, et peut-être même avant, elles commenceront à s'interroger comme tu le fais actuellement, et je ne suis vraiment pas pressé de leur dévoiler ce qu'est devenu ce monde.

— Je comprends. répondit Paul en trempant ses lèvres dans le breuvage brûlant. Mais, sans vouloir mettre ta parole en doute, qu'est-ce qui nous prouve qu'il n'existe pas quelque part des peuplades pacifiques ?

— Le passé, mon fils. Le passé... Personne ne sait pendant combien de temps l'humanité s'est entretenue, mais certains sont persuadés que ça a duré des centaines d'années. Il paraît qu'à cette époque, toute la surface de la Terre était habitable, qu'elle grouillait d'humains, et ce dans des proportions que nous ne saurions concevoir aujourd'hui. Ce qui est certain, c'est qu'ils ont fini par s'autodétruire, et qu'ils n'étaient pas loin de parvenir à rayer toute forme de vie de la surface de cette planète. Les ruines des villes côtières nous renseignent assez à ce sujet. Ceux qui survivent aujourd'hui n'ont donc que haine pour leurs semblables, d'autant plus qu'ils se rendent tous mutuellement responsables de ce qu'il s'est passé.

— J'ai du mal à croire que tous nos ancêtres aient souhaité la destruction du monde, papa. Ils ne pouvaient quand même pas être tous aussi mauvais !

— Bien sûr, bien sûr. Certains sont sans doute plus responsables que d'autres.

— N'y a-t-il donc aucun moyen de savoir qui étaient les véritables instigateurs de cette apocalypse ?

— Oh, c'est beaucoup trop vieux, Paul. Tout cela remonte à des centaines d'années, tu sais, et d'aucuns prétendent même qu'il s'agirait plutôt de milliers d'années. Personnellement, je ne crois pas que ce soit si vieux, car il subsiste quand même beaucoup de vestiges du monde d'avant la guerre, à commencer par les quelques bateaux que nos ancêtres ont pu récupérer.

— Tu parles des voiliers aux coques constituées de plastique ?

— C'est ça. Ce matériau est plus que résistant, mais il finit par user et devenir poreux s'il n'est pas traité. Or, j'ai bien du mal à croire que ces navires rescapés du monde d'avant la guerre aient pu être entretenus pendant des milliers d'années. À mon avis, la guerre totale remonte à quelques centaines d'années, tout au plus.

Comme Liz et les petites arrivaient à leur tour, Julian fit signe à son fils de parler d'autre chose. La discussion tourna alors autour de leur sortie en mer, et comme son père en rajoutait énormément au sujet de l'attaque du requin-tigre, Paul jugea préférable de le laisser pavoiser sans l'interrompre. En fait, son esprit était entièrement préoccupé par les révélations qu'il venait d'entendre, et Julian aurait pu prétendre avoir combattu le squalo à main nue sans qu'il ne songe à le démentir.